

PAUL-MICHEL MANANDISE

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les serments brisés

II

RECUEIL POÉTIQUE

ÉDITION 2026



PAUL-MICHEL MANANDISE

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les serments brisés



*« Les serments ont parfois
la douceur des tombeaux. »*



Paul-Michel Manandise

ÉDITION 2026

SOMMAIRE

Deuxième partie - Les serments brisés

xI	La Fête de la Fédération	01
xII	Les autels divisés	02
xIII	Olympe de Gouges	03
xIV	La guerre des esprits	04
xV	Varennes	05
xVI	Le sang du Champ-de-Mars	06
xVII	Coblence et l'Aigle du Nord	07
xVIII	Le Manifeste de Brunswick	08
xIX	Le Dix Août	09
xx	Les nuits de Septembre	10

DEUXIÈME PARTIE

Les serments *brisés*

CHAPITRE XI

La Fête de la Fédération

Le Champ-de-Mars semblait une immense cathédrale
bâtie par les soldats, les ouvriers, les mains ;
la France y déposait sa ferveur nationale
et croyait voir s'ouvrir un fraternel chemin.

Sous la pluie, Talleyrand célébrait la prière,
Lafayette jurait fidélité aux lois ;
Louis levait la main vers le ciel et la terre,
et le peuple applaudissait la Nation et le roi.

Les bannières mêlaient leurs couleurs provinciales,
les tambours répondaient aux cloches de Paris ;
on croyait voir enfin, sous l'arche triomphale,
les blessures d'hier se dissoudre dans l'oubli.

Mais au fond de la fête une ombre était assise ;
les serments ont parfois la douceur des tombeaux.
Le sourire du jour cachait déjà la crise
qui séparait les cœurs sous les mêmes drapeaux.

Ô France, ce moment fut peut-être un mensonge,
mais il fut assez beau pour devenir sacré ;
car les peuples ont droit, au milieu de leurs songes,
d'avoir cru quelques heures qu'ils pouvaient s'aimer.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XII

Les autels divisés

La loi voulut saisir l'Église et ses domaines,
soumettre les curés au serment national ;
mais nul décret humain ne gouverne sans peine
ce lieu secret du cœur où veille l'éternel.

Les prêtres durent choisir entre Rome et la France,
entre le vieux devoir et le pouvoir nouveau ;
les uns jurèrent foi dans la reconnaissance,
les autres préférèrent l'exil et les tombeaux.

Dans les villages noirs, deux cloches se répondaient,
deux messes partageaient les familles en pleurs ;
le frère soupçonnait le frère qui priait,
et Dieu devenait l'arme impuissante des rancœurs.

Au fond des bois, la nuit, des prêtres réfractaires
élevaient une hostie au-dessus des chemins ;
ailleurs, des assermentés, rejetés de leurs frères,
servaient la République avec leurs mêmes mains.

Ô foi, lorsque les hommes t'enchaînent à leurs guerres,
ton encens devient poudre et ton autel prison ;
Dieu pleure également sur les deux sanctuaires
où l'on maudit son frère au nom de sa passion.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XIII

Olympe de Gouges

Olympe se leva dans un siècle d'orages,
avec une plume vive et le front découvert ;
elle vit que les droits proclamés sur les pages
laissaient encore la femme au bord de l'univers.

« La femme naît aussi libre, égale et humaine ;
si l'échafaud l'attend, la tribune est son droit. »
Sa phrase était un glaive au cœur de cette scène
où les hommes parlaient pour l'humanité sans elle.

Elle défendit l'esclave et la paix menacée,
elle osa proposer d'autres chemins au sang ;
mais la Révolution, de soupçons traversée,
ne pardonnait plus rien aux esprits différents.

On l'accusa d'avoir interrogé la puissance,
de vouloir consulter le peuple sur son sort ;
l'échafaud lui donna la sinistre récompense
que les temps dévorants réservent aux plus forts.

Ô Olympe, la lame a consumé ta vie,
mais n'a pas fait tomber ton étoile des cieux ;
chaque femme debout dans la nuit de l'oubli
porte encore un éclat de ton regard audacieux.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XIV

La guerre des esprits

Les clubs veillaient tard sous leurs lampes de fièvre,
Jacobins, Cordeliers, Girondins divisés ;
chaque parole avait du salpêtre aux lèvres,
chaque silence était un soupçon déguisé.

Marat trempait sa plume en une encre funèbre,
Brissot voulait porter la guerre au-delà ;
Danton faisait gronder les faubourgs et les ténèbres,
Robespierre cherchait la vertu dans la loi.

Les feuilles circulaient plus vite que les armes,
un nom devenait traître avant d'être entendu ;
la rumeur déposait son venin dans les larmes,
et l'innocent parfois se découvrait perdu.

Les cours de Vienne, de Berlin et de Russie
observaient les débats, encourageaient les exils ;
elles craignaient de voir la fièvre de Paris
franchir leurs garnisons et leurs palais serviles.

Car avant les boulets, les frontières et les guerres,
l'ennemi cherche d'abord le chemin de l'esprit ;
il verse un peu de peur dans une plaie sincère
et fait parler sa voix dans la bouche d'autrui.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XV

Varennnes

La nuit couvrait Paris de son manteau de cendre,
quand le roi s'éloigna sous un nom emprunté ;
il voulait vers la frontière en silence descendre,
chercher loin de son peuple une autre sûreté.

La berline avançait, trop lente et trop royale,
chargée de faux habits, de bijoux, de destins ;
chaque relais semblait une marche fatale
vers le gouffre invisible où se perdaient leurs mains.

Drouet reconnut soudain le visage du maître
sur la monnaie offerte au comptoir de Varennnes ;
le roi, que l'on croyait prisonnier peut-être,
fut arrêté dans l'ombre au milieu de la plaine.

Le retour fut muet ; Paris ferma sa bouche.
Les regards suffisaient pour prononcer l'adieu.
La confiance mourait sans colère et sans touche,
comme une lampe seule abandonnée par Dieu.

Varennnes ne tua pas la monarchie entière,
mais son âme tomba sur la route du retour ;
un roi peut conserver son palais et sa pierre
et perdre pour toujours l'invisible amour.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XVI

Le sang du Champ-de-Mars

Le peuple se rendit sur le Champ de la Fête,
pour signer la demande où s'écrivait son choix ;
des femmes, des enfants, des ouvriers sans armes
croyaient que la parole était encore la loi.

Mais la peur gouvernait la mairie et les gardes,
le drapeau rouge ouvrit son sinistre matin ;
Lafayette avança, le fusil des soldats
regarda les Français comme un peuple ennemi.

La détonation fendit l'air et la confiance,
les corps tombèrent lourds sur l'herbe de juillet ;
le lieu de fraternité devint lieu de vengeance,
et le sang remplaça les serments d'autrefois.

Desmoulins dut se taire, Danton quitter la ville,
les clubs furent fermés, les journaux menacés ;
la liberté comprit, dans son berceau fragile,
qu'un pouvoir né du peuple peut aussi le viser.

Ô Champ-de-Mars, ton sol porte deux mémoires :
la fête où l'on s'embrasse et le jour où l'on meurt.
Ainsi marche souvent la tragique Histoire,
un rameau dans la main, un fusil dans le cœur.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XVII

Coblence et l'Aigle du Nord

À Coblence, les princes rassemblaient leur vengeance,
des nobles sans domaine et des soldats sans roi ;
ils demandaient aux cours d'étrangler la France
et d'imposer par l'acier le retour de leurs droits.

L'Autriche écoutait ceux qui réclamaient la guerre,
la Prusse calculait le prix de ses canons ;
et la Russie, au loin, sous ses palais de pierre,
maudissait la lumière entrée dans les nations.

Catherine avait flatté les esprits de la France,
Voltaire, les salons, les fastes du savoir ;
mais quand la liberté descendit vers l'enfance,
elle reconnut soudain le visage du soir.

Radichtchev dénonça le servage et ses crimes ;
l'Empire lui répondit par l'exil et la peur.
La Russie aimait bien les lumières sublimes,
pourvu qu'elles n'entrassent jamais dans le cœur.

Elle accueillit les grands, encouragea leurs plaintes,
offrit titres, domaines et regards protecteurs ;
ainsi venait déjà, sous des paroles saintes,
la froide subversion des empires menteurs.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XVIII

Le Manifeste de Brunswick

Brunswick lança sur Paris sa menace royale :
si l'on touchait au roi, la ville périrait ;
la vengeance des cours, terrible et triomphale,
sur chaque maison basse un jour s'abattrait.

Les princes pensaient faire reculer la colère,
courber par la terreur les faubourgs insurgés ;
mais leur texte entra dans les maisons populaires
comme la preuve écrite d'un pacte étranger.

On lut dans chaque mot la fuite et la trahison,
le palais allié aux canons ennemis ;
le peuple vit le roi sous une autre couronne
et sentit que son cœur s'éloignait de Paris.

Ô manifeste aveugle, en voulant rendre au maître
le pouvoir que le temps arrachait de ses mains,
tu fis de chaque pauvre un combattant peut-être
et de chaque quartier un futur bataillon.

Car la menace apprend aux nations la vaillance ;
l'étranger qui promet le fer, la mort, l'effroi,
ne rend pas un peuple faible à l'obéissance :
il lui enseigne enfin qu'il ne possède que soi.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XIX

Le Dix Août

L'aube du dix août avait la couleur du sang,
les sections de Paris avançaient vers les Tuileries ;
les tambours battaient bas dans l'air incandescent,
et les chants fédérés traversaient les patries.

Les Marseillais portaient la foudre dans leurs bouches,
les Brestois marchaient droits sous leurs lourds pavillons ;
les Suisses attendaient derrière les cartouches,
fidèles jusqu'au bout à leur ancien serment.

Louis chercha refuge au sein de l'Assemblée ;
le palais demeura sous ses gardes sans roi.
La monarchie semblait une église abandonnée
où le dernier fidèle attendait le trépas.

Le combat éclata dans la cour et les salles,
les corps couvrirent l'or des escaliers royaux ;
la liberté passa sous les hautes arcades
avec des mains de peuple et des habits sanglants.

Ce jour-là, la couronne eut sa dernière blessure ;
elle ne tomba pas seulement sous l'assaut :
elle mourut surtout de n'avoir plus d'armure
dans le cœur des Français devenus ses rivaux.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE XX

Les nuits de Septembre

Les Prussiens avançaient, Verdun semblait perdue,
Paris croyait entendre approcher les sabots ;
la peur avait rendu chaque rue suspendue,
chaque prison semblait préparer des bourreaux.

On disait que les détenus, brisant leurs chaînes,
frapperaient les enfants lorsque partiraient les hommes ;
le mensonge et l'effroi mêlaient leurs voix obscènes
et changeaient les captifs en légions de fantômes.

Alors la foule entra dans les prisons ouvertes,
jugea sans tribunal, condamna sans recours ;
des prêtres, des voleurs, des innocents peut-être
tombèrent sous le fer au milieu des faubourgs.

La Révolution vit son visage se tordre,
la justice céder au vertige du sang ;
car la peur, lorsqu'elle règne et se prétend ordre,
fait du cœur le plus juste un instrument tranchant.

Ô Septembre, demeure une plaie dans la gloire ;
nul idéal n'efface un innocent massacré.
Les anges n'ont jamais, dans le livre de l'Histoire,
béni le meurtre obscur sous un nom consacré.

Paul-Michel Manandise

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Les serments brisés

Paul-Michel Manandise

II